Document généré le 1 juin 2025 03:51

Liberté

De guingois

Pierre Lefebvre

Numéro 314, hiver 2017

Prendre la littérature au sérieux

URI : https://id.erudit.org/iderudit/84032ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lefebvre, P. (2017). De guingois. *Liberté*, (314), 34–36.

Tous droits réservés © Pierre Lefebvre, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Pierre Lefebvre

De guingois

Lire, c'est vivre au cœur d'un réseau de sens et de sensibilités.

1 J'ai toujours été maladroit. D'aussi loin que je me souvienne. Sans entrer dans les détails, ça nous entraînerait un peu loin de mon propos (mais en même temps, peut-être pas), juste apprendre à nouer mes lacets ou à faire du bicycle a été laborieux, et orthographier comme il faut mon nom de famille s'est avéré un calvaire. L'essentiel des apprentissages censés faire de moi un homme ou à peu près, un citoyen, un employé, se sont tous déroulés de la même manière, en hoquetant, en titubant, en bégayant.

2 Est-ce là la raison pour laquelle la littérature est un lieu où je me sens, comme le veut la formule, tel un poisson dans l'eau ? Pour une obscure raison, j'aime le penser. Il y a dans chaque roman, poème, essai, journal, nouvelle un aspect difficile à cerner qui les rapproche du décalage, de la discordance, de l'eau, de la nuit. Il y a aussi dans la littérature une affaire (je ne sais dire mieux) évoquant à la fois l'empotement du corps plongé dans le sommeil et la soudaine plasticité de l'esprit, dont la raison ne sait que faire, et qui semble en découler tout comme le lien difficile à saisir qui les unit.

Mrs. Dalloway de Woolf, *My Creative Method* de Ponge (mon Dieu, son « Sans doute ne suis-je pas très intelligent », je n'en suis toujours pas revenu) me laissent ainsi entendre combien l'inaptitude ou l'angoisse peuvent s'avérer, comme n'importe quoi d'autre, une porte d'entrée, une ouverture, une meurtrière pour accéder au monde, c'est-à-dire à ce qui sans cesse échappe. D'ailleurs, je me dis que c'est au fond dans ce qui n'arrête pas de s'effilocher, de s'effriter, de ne pas tenir ni debout ni couché que réside, s'il en est un, l'universel et non dans la Raison avec un vrai grand R dans laquelle l'Occident s'est bêtement contenté de le loger, rendant du coup suspect, si ce n'est pervers puis inhumain, ce qu'elle ne sait ni embrasser ni contenir.

Comme le disait Céline Minard dans notre dernier numéro : « Un texte littéraire ne se tient pas comme un raisonnement, il est déhanché, c'est son chic et sa structure, on ne peut pas le réduire en calculs de valeurs, il devrait s'effondrer et pourtant il tient ! »

3 Je pourrais sans prétention dire la même chose à mon propos. Je devrais m'effondrer et pourtant je tiens. Enfin, un peu. Mon incapacité à aborder virilement le monde par la main et l'outil – marteau, équerre, égoïne, poinçon, tableau Excel, j'arrête ici – m'en semble une preuve parmi d'autres. Ou alors je me méprends et cette même incapacité ne fait tout au plus qu'amplifier ma perception de ce qui est bancal en moi ; les doigts, donc, d'abord, mais très vite également la bouche, la langue, le corps en entier, le soliloque surtout, entre ritournelle et sécrétion, qui en émane et l'accompagne le long du jour, le long de la nuit, tout ça, donc, le palpable comme l'impalpable, jamais tout à fait dans le bon angle au bon moment sauf dans la solitude du livre ou du travail d'écriture.

En même temps, ce n'est pas comme si la littérature, par magie, me permettait de coïncider enfin avec moi ou le monde. Cela dit, contrairement, par exemple, à l'espace médiatique, et plus précisément en fait au cadre politique, économique et social dans lequel je me démène, *La promenade* de Walser, le *Molloy* de Beckett, reconnaissent, pour leur part, ma stupeur d'être en vie.

C'est d'ailleurs ce qui du monde contemporain s'avère, peut-être bien, le plus effarant. Aucun espace, aucun lieu ne nous permettent plus, collectivement, d'éprouver notre étonnement, notre vertige d'être là.

4 David Foster Wallace parle ainsi, dans un entretien de 1996 donné à la revue *Salon,* ça m'a bien sûr intéressé, de la capacité de la littérature à rompre notre solitude. Je le paraphrase, mais en gros, Wallace distingue deux types de texte. Ceux capables de nous faire oublier que nous nous trouvons, dans les faits,

en ce moment même, assis dans un fauteuil dans notre chambre et ceux, les autres, qui, le temps d'un éclat, nous permettent de ne plus être seul. Wallace précise, je trouve ça très beau : ni intellectuellement, ni émotionnellement, ni spirituellement. *I feel,* il le dit comme ça, *human and unalone and that I'm in a deep conversation with another consciousness in fiction and poetry in a way that I don't with other art.* Quand on traduit, ça donne : « Je me sens humain et désesseulé, et que je suis en conversation profonde avec une autre conscience dans la fiction et la poésie d'une manière qui ne se produit pas avec les autres arts. »

5 *In a way that I don't with other art.* Je me demande parfois si ce n'est pas la nature de la langue qui se trouve à l'origine du sentiment de Foster Wallace. La langue, en effet, c'est ce qui la rend si apeurante, est tout à la fois commune et intime. À travers elle, la frontière entre ce qui relève de moi, du mien, et ce qui relève de tout, de tous, s'avère finalement assez floue, pour ne pas dire fantomatique. Au moment où ce qui en nous, l'intime, le friable, l'*innommable,* comme le disait l'autre, se met à coïncider avec des mots, une grammaire, et donc aussi avec le parcours historique, contingent, ayant donné à ces mots et à cette grammaire-là la forme qu'on leur connaît – forme nous permettant, justement, à notre tour de formuler ce qui, sans ça, resterait pur affect ou hébétement –, une intersection, ou peut-être même une rencontre, se met en place. Parler, écrire, en effet, c'est toujours activer un héritage, le conquérir comme le disait Malraux, c'est nécessairement s'inscrire, tantôt par le biais de la fidélité, tantôt par celui de la trahison, dans le cours d'une lignée remontant, si ça se trouve, aux grognements et aux fascinations muettes. C'est être, quand on se trouve dans l'œil du cyclone – c'est-à-dire dans le vertige d'être soi, dans la terreur de son propre récit jamais, peu importe la façon, formulé comme il faut –, *human and unalone.*

Avant de nous permettre de dire quoi que ce soit, le langage nous dit ainsi combien nous sommes liés et reliés à un impalpable se situant au-delà comme en deçà de nous-mêmes. Évidemment, nos journées passées à accumuler les *Passe-moi le sel,* les *Le cours du Nasdaq continue de grimper,* les *Les politiciens, c'est simple, ils rient de nous autres,* ne nous donnent à peu près jamais l'occasion de ressentir ces liens.

La littérature nous les rappelle.

6 Dans un livre qu'il présente comme une autobiographie, et qui s'appelle *Guerre sans bataille, vie sous deux dictatures,* le dramaturge Heiner Müller évoque à un moment donné « ce que la conscience ne supporte plus ». Il n'entend pas par là, c'est ce qui frappe, mettons la culpabilité, le regret, la passion, peu importe, bref, ce qu'on aime associer sans trop même y penser à cette fatigue-là, mais bien plutôt, et de façon plus fondamentale, le « paradoxe difficile à supporter de l'existence humaine, l'insupportabilité de l'être ». Et Müller l'évoque dans son texte entre autres pour préciser qu'il s'agit là de l'objet même de l'art. Éloigner, comme ça, mine de rien, l'art du psychologisme, auquel il nous semble désormais impossible d'échapper, peu importe où l'on se trouve, je l'avoue, me plaît beaucoup. Mais Müller va plus loin.

En Européen de ce qui était encore dans le temps le Bloc de l'Est, il en vient dans la foulée, j'ai envie de dire bien sûr, à déboucher sur la question de l'idéologie. Ce qui est riche dans son propos, par contre, n'est pas qu'il se méfie des idéologies pour des raisons étroitement politiques. Müller reproche plutôt à celles-ci d'être en mesure de nous débarrasser du poids du paradoxe de l'existence, de nous faire oublier « l'insupportabilité de l'être ». En détachant comme il le fait la notion d'idéologie du politique, Müller en révèle, c'est ce qui m'excite, la nature première. Elle se présente ainsi pleinement à nous comme une représentation du monde. Mais j'ajouterais, à cause de son incapacité à supporter le paradoxe de l'existence, qu'il s'agit d'une représentation à courte vue, une façon de voir niant la notion même de vision. On pourrait toujours dire que l'idéologie, avant toute autre chose, est aveugle, mais ce serait insulter la richesse, la texture et la densité dont les ténèbres se prévalent.

Si une chose est bien partagée en ce monde, c'est certainement la propension à être gagné par l'idéologie. Pour reprendre la formule de La Fontaine : « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. » L'organisation même de nos sociétés, balisées par les besoins et les exigences du capital puis de nos institutions gangrenées par lui, ne vise qu'à nous dépouiller du paradoxe de l'existence humaine. De la garderie au CHSLD, tout concourt à faire de chacun de nous une simple fonction, piston, rouage, levain, humus, qu'importe, dont la finalité est de bêtement faire rouler, comme le veut l'expression, la machine.

Lire Montaigne ou Michon, c'est ainsi se retrouver dans une langue, un vocabulaire, une grammaire hors du discours justifiant, normalisant, adoubant l'ordre politique, économique, psychologique, esthétique et éthique des choses, instauré (il va sans dire, je le dis quand même) par les puissants, c'est-à-dire ceux possédant les moyens d'imposer leur représentation tristement univoque du monde et de la faire passer pour le réel même. Or, pour reprendre les propos du poète Jean-Pierre Siméon dans un entretien accordé à la revue *Ballast,* et dont le titre est quand même pas mal, soit « La poésie comme force d'objection radicale » : « Le réel est illimité, voilà ce que disent les poètes ! Que rien, ni un caillou, ni un visage, ni

un geste, n'est monosémique, alors que tout dans la société veut nous faire croire que ça l'est : un geste = un sens ; un regard, un visage = un sens. C'est la carte d'identité, c'est le jugement au faciès. Ou encore, un voile = un sens ; vous voyez ce que je veux dire… »

7 « Ce sont nos sociétés d'Occident qui ont, très récemment, fait de l'homme "un animal économique ". […] L'homme a été très longtemps autre chose ; il n'y a pas bien longtemps qu'il est une machine, compliquée d'une machine à calculer. » C'est Marcel Mauss, cette fois-ci, qui dit ça. C'est dans son *Essai sur le don.*

La multiplicité des manières d'être au monde, en effet, des chasseurs-cueilleurs du Paléolithique aux chômeurs et traders des sociétés postindustrielles d'aujourd'hui, en passant par les samouraïs du Japon impérial, les fonctionnaires de l'Égypte ancienne ou les paysans européens du Moyen Âge, nous dit bien qu'il n'y a pas à proprement parler de forme humaine. Et comment à l'intérieur de ces manières collectives d'être, l'individu a sa propre façon de s'y adapter, de s'y moduler.

Dans un monde où pratiquement tout consiste au contraire à fermer, si ce n'est enfermer, le sens comme l'identité, l'intérêt de la littérature est peut-être bien sa capacité à les ouvrir. Grâce à elle, tout découpage du monde, le calendrier chrétien, les chiffres arabes, l'ordre minéral, l'ordre végétal, l'ordre animal redevient métaphore et donc à prendre, dès lors qu'il s'impose en ordre immuable, avec un grain de sel, ou même un bâton de dynamite. La poésie permet de ne pas prendre au sérieux, et d'une manière concrète aussi bien que structurante, l'ordre du monde imposé par le pouvoir. En nous arrachant au récit comme au vocabulaire des puissants, la littérature permet en quelque sorte de se retrouver aux heures d'avant qu'Adam ne se mette à tout nommer sous le regard bienveillant de son dieu.

Je n'entends pas par là un retour à l'origine, à l'innocence perdue, à une authenticité véritablement virginale qui nous permettait d'être vrais, mais à un moment où le monde ne va pas de soi, où l'on se sait déboussolé, où l'on est pris dans l'effarement de ce qu'on ne voit pas bien et ne savons ni saisir, ni comprendre, ou si peu et si mal.

8 Je ne tente pas ici de sacraliser la littérature ou d'en faire une manière de gris-gris à même de nous arracher à l'horreur que nous ne cessons, collectivement, de sécréter. Depuis le temps qu'elle existe, si celle-ci mais également les arts, tous les arts, avaient la capacité de métamorphoser de façon tangible notre monde vers moins d'abjection, ça se saurait. Il ne s'agit donc pas de lui demander de prendre le relais du culte ou, rendu là, la place laissée vacante par Dieu, puis par son ombre, puis par l'ombre de celle-ci.

Cela dit, la ramener au ras des pâquerettes et en faire, comme le braient la plupart des gestionnaires de nos officines culturelles, tantôt une voie royale menant au bon port de l'identité, de la citoyenneté, de l'ouverture à l'autre, de la civilité et de la tolérance, tantôt un secteur économique dynamique fournissant emplois et occasions d'affaires aux imprimeurs, gestionnaires de sites Web, éditeurs, libraires, profs de cégeps, et réviseurs, et graphistes, etc., m'apparaît d'une tristesse comme d'une mesquinerie absolue. S'engouffrer joyeusement dans cette logique-là, c'est-à-dire demeurer engoncé à longueur de journée, de semaine, de vie dans l'espace restreint d'un monde refusant obstinément et avec violence, sarcasme et mépris d'appréhender et de tenir compte de ce dont la littérature est porteuse et de ce dont elle témoigne, est bien loin d'être une panacée.

9 Un texte littéraire est un moment de désordre. De déséquilibre. C'est une rupture, petite ou vaste, dans la façon dont la vie va ou est censée aller. D'une certaine façon, la littérature peut faire penser à ce qui permet aux jours, ne serait-ce qu'un instant, de cesser de tourner en rond. Elle est de l'ordre de la rencontre comme de la douleur amoureuse, mais aussi du désordre social, de la mort et de l'accident. C'est de tout *ça,* mais sur un autre mode, qu'elle relève. Et *ça* aussi qu'elle révèle. Elle est de l'ordre de ce qui ne se maîtrise pas, de ce qui traverse, transforme et souvent sans l'accord ni de la raison ni de la volonté. La littérature rend compte de la perte de contrôle, tantôt terriblement intime, tantôt essentiellement politique, tantôt mélange plus ou moins harmonieux des deux, qui risque toujours d'arriver. Elle lui donne également forme et sens, non pas pour la fixer, l'assujettir, l'arrêter, bref d'une façon ou d'une autre la nier, mais pour la reconnaître. Elle nous donne ainsi des assises nous permettant d'envisager qu'un événement en nous, hors nous, quelque part entre les deux, a bien eu lieu.

Mais plus simplement, plus humblement, elle aide à faire sens, de façon bien sûr immanente, fugace et fragile, friable, de tout ce que nous éprouvons du simple fait d'être au monde.

C'est immense. L

◆ **Pierre Lefebvre** est le rédacteur en chef de la revue *Liberté.* Il a publié l'an dernier aux éditions Boréal *Confessions d'un cassé.*